

Filles et femmes en sciences : réfléchir ensemble à nos postures

Au-delà des déclarations d'intention, la place des femmes dans les carrières scientifiques demeure trop timide en France, particulièrement pour les sciences dites dures^[1]. Selon l'astrophysicienne Isabelle Vauglin, Vice-présidente de l'association « Femmes & Sciences », les causes sont ancrées dans la mémoire collective. Lors du séminaire Pop'Sciences du 28 novembre 2025, la chercheuse a dressé un état des lieux vigilant et plaidé pour une science qui ne peut se faire sans les femmes.

Quelle est la présence des femmes dans les carrières scientifiques ? Si l'on consulte le bilan social 2023 du CNRS, celui-ci affiche une quasi-parité avec une proportion de 44 % de femmes. Mais, le diable est dans les détails... Car, quand on regarde de plus près, on constate que la répartition des femmes dans les différents métiers est loin d'être homogène : les sciences dures accueillent seulement 10,5 à 20% de femmes en physique, informatique, nanotechnologie, électronique, mécanique, matériaux, maths parmi les chercheurs. Et l'on n'entrevoit pas d'évolution possible dans les années à venir. À l'inverse, les sciences humaines et sociales sont investies par une large majorité de femmes (64 à 72 % en anthropologie, sciences du langage, gestion de la recherche). Or, comme Isabelle Vauglin le rappelle : « *Pour être efficace et productive, la science a besoin d'être mixte et non pas genrée* ».

La comparaison avec nos voisins européens n'est pas plus réjouissante. Le *Gender Scan étudiants*^[2] fait apparaître en Europe, pour la période 2013-2020, une progression globale des

femmes diplômées de 19 % dans les STIM (Sciences, Technologies, Ingénierie, Mathématiques). Alors que la France affiche, sur la même période, un recul de 6 %...

« Les cerveaux roses et les cerveaux bleus, ça n'existe pas »

Plus préoccupant, on observe un phénomène survenu après la réforme du lycée de 2018, qui a introduit un choix de spécialités. Dès 2019, la proportion de filles a chuté : *« Aujourd'hui, en moyenne, en terminale, il y a une fille par lycée en spécialité Numérique et sciences informatiques ! Il faut qu'elle ait les reins vraiment solides pour tenir dans une classe exclusivement de garçons ! »*, observe la chercheuse.

Résultat : la moitié des filles qui sortent du lycée n'a plus de formation scientifique depuis la classe de Première. Isabelle Vauglin rappelle pourtant : *« Il n'y a aucune différence cognitive entre les cerveaux des hommes et le cerveau des femmes, les cerveaux roses et les cerveaux bleus, ça n'existe pas. La bosse des maths est un mythe qui est faux ! »*.

Alors, pourquoi les filles, qui réussissent mieux que les garçons en général (leur pourcentage de titulaires d'un bac est 11 % plus élevé que les garçons), se détournent-elles, dès la Première et après le bac, des options et des filières de sciences dures ? Non, ce n'est pas la faute d'une prétendue autocensure ! Il faut d'ailleurs bannir ce terme qui a tendance à attribuer aux filles la responsabilité de leur situation, alors qu'elles en sont les victimes. Mieux vaut se pencher sur les mécanismes sociaux qui excluent, depuis des générations, les femmes de la sphère scientifique : c'est le cas des stéréotypes de genre véhiculés dès l'enfance et des processus d'invisibilisation des femmes en sciences.

Lutter contre les stéréotypes de genre

Lire l'article